

ACTE I

Une ferme sur le plateau des Glières. C'est l'aube. Une lampe à pétrole est posée sur une table de cuisine; elle éclaire un poste émetteur et un livre, ouvert, pages contre la table. Deux personnages : Vercors, l'auteur du récit sur la Résistance, Le Silence de la mer, assis, face à l'émetteur; la lampe illumine son visage et Greco — le nom de code de Stéphane Hessel, le futur auteur d'Indignez-vous! — debout, lui, dans la pénombre; tous les deux sont à l'écoute du poste émetteur.

RADIO LONDRES. — Ici Radio Londres, ici Londres. (*Voix du général de Gaulle; sa déclaration ce jour-là.*) « Aujourd'hui, 11 novembre 1942, à la veille de la victoire, au moment où Hitler va occuper tout le territoire, je répète mon appel. Françaises et Français de France! Profitez des quelques heures dont vous disposez pour venir, si vous pouvez, vous joindre à ceux qui luttent aux côtés des Alliés. La victoire est certaine. Venez y participer¹. »

Vercors éteint le poste émetteur; on entend des tirs au loin.

VERCORS. — Hier, le nord uniquement; aujourd'hui, c'est le sud. Ce sud que les traîtres de Vichy étaient censés gouverner. Piteuse ration qui leur est retirée. La France occupée, comme jamais cela n'était arrivé. Tu entends, Greco? La France des Droits de l'homme dépossédée de ses droits. Des juifs livrés, des résistants torturés, des enfants arrêtés, des camps de rétention ouverts, des convoys vers l'Allemagne nazie, un tri selon les nationalités, les juifs en tête! Travaux forcés, meurtres à la pelle et ces terribles odeurs de chair humaine... Malheur...

GRECO. — Vercors, arrête de te torturer. Pour de Gaulle, la victoire est certaine. Les Alliés sont à nos côtés. Viens, la Résistance nous attend.

Silence de Vercors.

VERCORS. — J'hésite...

GRECO. — Tu hésites, toi, le plus pur d'entre nous ?

Vercors se lève, mais reste collé à la table.

VERCORS. — Il était minuit ; le sommeil me fuyait ; la pièce était là, posée près de moi sur ma table de chevet, dans l'édition de 1604, mon édition préférée². Et je m'en suis saisi ; et les mots d'Hamlet sont devenus les miens (*il lit*) : « Il y avait dans mon cœur une sorte de combat qui m'empêchait de dormir : je me sentais plus mal à l'aise que des mutins mis aux fers. Je me payais d'audace, et bénie soit l'audace en ce cas ! Sachons que notre imprudence nous sert quelque bien, quand nos calculs les plus profonds avortent³. »

GRECO. — Et tu t'es... endormi ?

VERCORS. — Oui, et j'ai rêvé de lui, j'ai rêvé d'Hamlet.

GRECO. — Quel visage avait-il ?

VERCORS. — Le tien, Greco. Tes traits, leur fraîcheur de doux prince. Mais hier soir, nous avons beaucoup parlé de lui ; cela a pu marquer mon esprit.

GRECO. — Comment as-tu su que c'était lui ?

VERCORS. — Quand il m'a dit : « Ne devenons pas une abominable contrefaçon de l'humanité » ?

GRECO. — Je me suis toujours souvenu de cette réplique.

VERCORS. — Il a dit mieux : « Mettons la parole en accord avec l'action, et l'action en accord avec la parole. »

GRECO. — Pour te pousser à prendre les armes...

VERCORS. — Mais il a dit aussi : « Soyons inflexibles mais non dénaturés, ayons des poignards dans la voix mais pas à la main ! » Pourquoi cette réplique si le sang n'y est pas ?

GRECO. — C'est un moment d'égarement de sa part dont profitent ses adversaires pour dire qu'Hamlet est un fou, un pessimiste, un homme sans volonté.

VERCORS. — Faux ! Sa folie est voulue ; son pessimisme audacieux ; sa volonté imprévisible.

GRECO. — Alors, n'hésite plus ! Prends ton arme !

VERCORS. — Je ne t'ai pas tout dit. Mon rêve est devenu un cauchemar soudain dans une nature hostile où la broussaille repoussait la paille des bergeries, où des nazis occupaient tout l'horizon. Des corbeaux ont hérissé le ciel de leurs cris. J'étais seul avec Hamlet, et là, il m'a semblé que son visage devenait le mien ; il avait les traits si torturés quand il a dit : « Le pire est à venir. » Alors, je me suis réveillé...

GRECO. — Shakespeare a mille visages.

VERCORS. — Mais c'est Hamlet qui parlait.

GRECO. — Et pas Shakespeare ?

VERCORS. — Shakespeare ? A-t-il seulement existé ? On ne sait rien, ou presque, de lui. Hamlet ? On sait où il est né : au château d'Elseneur,

au nord de Copenhague ; où il a étudié : à l'Université de Wittenberg, en Basse-Allemagne, là où Luther, le père de la Réforme, a enseigné la liberté de conscience ; on connaît même sa tension artérielle : « Le rythme de mon pouls est celui de la bonne santé », c'est lui qui le dit à sa mère ; on connaît aussi son âge quand il entre en scène : il a trente ans. C'est le « Premier fossoyeur » qui nous l'apprend. Calcule avec moi : 1604, date de la création de la pièce, moins trente : ça fait l'an 1566, pour date de sa naissance. Hamlet a existé ! Cela doit se savoir ; il y va de notre survie, Greco.

GRECO. — Et Ophelia, sa fiancée qui se noie quand Hamlet sombre dans la folie ?

VERCORS. — Lui ? Il mime la folie pour cacher qu'il entre en dissidence. Mais Ophelia, si elle se noie, c'est à cause de son père Polonius et de son frère Laerte ; tous les deux la mettent en garde contre Hamlet. Les parvenus se méfient de lui, comme les collabos de Vichy se méfient de nous.

Six heures sonnent à un clocher voisin.

GRECO. — C'est l'heure !

VERCORS. — L'heure d'arracher Hamlet aux torpeurs des bien-pensants, aux puanteurs des collabos, aux hâbleurs, aux farceurs, aux traducteurs aux ordres de l'illusion. J'en ai marre de voir Hamlet surgir avec un crâne à la main ! Lui, si présent...

GRECO. — Présent ?

VERCORS. — Oui ! Il est là, dans l'ombre. Si, si, je le vois ! Ses yeux brillent, son visage est pâle.

GRECO. — Le tien l'est aussi.

VERCORS. — Le tien pas assez. Quand as-tu vu Hamlet pour la première fois ?

GRECO. — La première fois, c'était à Londres, j'avais dix-sept ans. J'ai vu la pièce au Théâtre du Globe ; une de ses répliques est restée gravée à tout jamais dans ma mémoire.

VERCORS. — Laquelle ?

GRECO. — « Ainsi la conscience peut faire de nous des lâches⁴... »

VERCORS. — Quelle tirade ! Tout y est, tout ! Oui ou non ?

GRECO. — Pourquoi cette question ?

VERCORS. — Pour savoir si nous sommes d'accord.

GRECO. — Mais nous le sommes.

VERCORS. — Alors dis avec moi qu'Hamlet tarde à venger son père, le roi du Danemark, alors que son propre frère Claudius l'a empoisonné pour prendre sa couronne. Un crime de la pire espèce, un crime fratricide. Pourquoi a-t-il tardé ?

GRECO. — C'est Caïn tuant son frère Abel.

VERCORS. — C'est Vichy livrant les juifs de France aux nazis ! Quoi de plus monstrueux que ce retour de la plus vieille malédiction ?

GRECO. — Hamlet le dit.

VERCORS. — Mais il tarde. Il faut que Polonius, le premier ministre du Danemark, lui dise : « Monseigneur, j'ai une nouvelle à vous apprendre : les comédiens sont arrivés. » Hamlet répond : « Vous êtes les bienvenus, mes maîtres. » Pourquoi des comédiens sont-ils ses

maîtres? Qu'a-t-il en tête? Se pose-t-on la question? Jamais! Et pourtant, c'est l'heure, bordel!

GRECO. — Il récupère ces comédiens pour créer sa propre pièce, une pièce dans la pièce, intitulée *La Souricière*.

VERCORS. — Déjà, ne dis pas *La Souricière*, c'est la traduction des mièvres, des vendus. Dis *Le Piège à rats*! Nous sommes tous des rats, que ces comédiens piègent en jouant une pièce dans la pièce où un personnage qui ressemble au félon empoisonne son frère pendant son sommeil. Ce que veut Hamlet? Que ce crime fratricide soit connu, que les spectateurs voient le félon en train de le commettre. Mais Hamlet veut plus, beaucoup plus. Que le félon se voie comme dans un miroir en train de commettre son acte⁵.

GRECO. — « Ô, mon crime est puant : il infecte le ciel même; ô situation misérable! Ô conscience noire comme la mort! Ô pauvre âme engluée, qui, en se débattant pour être libre, s'enlise de plus en plus! Au secours, anges, faites un effort! »

VERCORS. — Trop tard! Le crime est si grave que la conscience du félon se noircit et l'entraîne dans un gouffre infini sans que personne ne l'y pousse que sa conscience, sa conscience! Hamlet aurait pu le tuer d'un coup d'épée, à l'époque toutes les cours de châteaux sont pavées de sang, Le tuer eût été une « récompense ». Le mot est dans le texte. Oui, une récompense! Tué par Hamlet, Claudius aurait échappé au jugement de sa conscience. Hamlet a vengé son père sans faire couler de sang. Rappelle-toi ce qu'il dit : « J'ai maintes fois entendu dire qu'un criminel, quand au théâtre une scène ingénieuse frappe son âme, en est si remué qu'à l'instant même il avoue son forfait. » C'est ça le théâtre pour lui : un tribunal sans juges; un miroir où se reflètent les consciences. Il faudra nous en souvenir, Greco.

GRECO. — Que penses-tu faire?

VERCORS. — Comme Hamlet, comme lui, au théâtre : faisons exploser les consciences ! Arrachons-les à leur somnolence, disons aux Français : « Combien sommes-nous à être entrés en résistance ? »

GRECO. — Très peu.

VERCORS. — Un chiffre ?

GRECO. — Nul ne le sait.

VERCORS. — « Un sur dix mille. »

GRECO. — Qui le sait ?

VERCORS. — Hamlet. « Oui, Monsieur, au train où va le monde, un honnête homme, on en compte un sur dix mille. » Cette réplique confirme qu'il est bien ce que j'en dis : un des nôtres.

Des lueurs balaient la scène.

GRECO. — Rex nous attend. C'est l'heure de tendre notre embuscade : la vie de cinq des nôtres en dépend.

VERCORS. — File, toi ! Moi, ma décision est prise. Je ne viens pas. Je dois retraduire la pièce, dire qui est Hamlet, le clamer à la face du monde. Écoute-le s'adresser au spectre de son père : « Pourquoi la tombe où je t'ai vu dormir a desserré ses mâchoires de marbre *pour te vomir à neuf parmi les hommes ?* » Tu as entendu « *parmi les hommes ?* » Greco, toi, donne la version des faussaires patentés⁶.

GRECO. — Ils disent : « Pourquoi le sépulcre où nous t'avons inhumé en paix... »

VERCORS, *méprisant*. — En paix !

GRECO. — « ... a ouvert ses lourdes mâchoires de marbre pour te rejeter dans ce monde. »

VERCORS. — Faire-part pesant, insipide ! Il faut de la violence ! Elle est dans l'édition de 1604. Le spectre n'y est pas un fantôme ; il revient parmi les hommes, pour agiter, bousculer, affamer leurs consciences. Il ne veut pas, lui, d'une fausse paix.

GRECO. — Moi non plus. Je dois prendre mon arme (*il prend son arme*). Toi, reste, retraduis *Hamlet*...

VERCORS. — Qui le dit ?

GRECO, *en souriant*. — Lui.

Greco sort. Vercors se rassoit devant la machine à écrire.

VERCORS. — *To be or not to be* ? Tout se joue sur cette question célèbre entre toutes. Même un animal pose la question avec son regard, même les étoiles la posent dont la lumière arrive jusqu'à nous après des milliards d'années et disent l'indicible. Être ou ne pas être, n'est-ce pas la loi de l'univers ? Oui, tout est dit dans ce passage si souvent gâché par ce crâne illusoire (*il tape et écrit*) : « Il faut choisir : être ou bien... n'être pas ? Est-il plus fier, pour un cœur bien placé, de supporter les gifles et les traits dont nous meurtrit un hasard insultant, ou, nous dressant contre une mer de peines et brandissant l'arme de la révolte d'y mettre fin⁷ ? » (*Il s'arrête.*) « Brandir l'arme de la révolte » au lieu de ce baratin : « s'armer contre une mer bouleversée... » de la version falsifiée. La vraie question est : faut-il tout supporter ou se révolter ? Se révolter, répond l'univers.

On entend des tirs de mitraillette, de fusil, des cris. Vercors se lève, regarde par la fenêtre. Il revient s'asseoir devant la machine à écrire. Ses mains tremblent, manifestent une nervosité comme sous l'effet d'un choc ou d'une révélation.

VERCORS. — Poursuivons! Il le faut. Je ne peux pas me taire, me tromper d'adversaire. « *To be or not to be?* » Un lâche ne répond pas. Il s'invente une porte de sortie : « Mourir, dormir... » Qui ne rêve d'être débarrassé d'avoir à faire pareil choix? Être ou ne pas être. Hélas pour lui, hélas pour moi, hélas pour nous, hélas pour tous! La mort est un voyage dont on ne revient pas. Lâche, nous le devenons, par crainte que la mort ne soit pas une fin. La voilà, cette conscience qui nous fait survivre comme des renégats, défaire ce que nous croyons, trahir ceux que nous aimons. Hamlet le dit, Greco s'en souvenait : « Notre conscience fait de nous des couards; sous le rayon blafard de la pensée, l'éclat pâlit de la résolution. » (*Il s'arrête.*) La conscience peut faire de nous tous des lâches... Quel moraliste! Hamlet pointe le gouffre qui nous menace tous (*il reprend sa frappe*). « Ainsi le cours de grandes entreprises glisse, dévie et perd le nom d'action. »

Les tirs au loin s'estompent; le silence revient; Vercors se lève à nouveau, fixe l'horizon, revient; il est calme, comme libéré, sans angoisse, une sorte d'apaisement s'est emparé de lui; ce temps doit être souligné; chaque geste en dire long et allonger le temps.

VERCORS. — Quel silence! Puisse Greco revenir!

Vercors regarde l'ombre, revient s'asseoir.

Mais où en étais-je? Surtout pas de douceur ni de fadeur. Qu'ajouter sans trahir Hamlet ni Greco?

Silence.

Dire que la conscience peut glisser, glisser, mais aussi se tordre la cheville et s'arrêter de fuir. Voilà, c'est ça : en vérité, il hésite à venger son père, c'est vrai, il trébuche, c'est sûr, mais sans faire marche arrière, c'est certain. Il ne veut pas tuer le félon d'un coup d'épée, non, je l'ai dit. Hamlet préfère faire jouer *Le Piège à rats*! S'adresser aux consciences. Car nous sommes tous des rats. Shakespeare ne le dit

pas assez! Qui es-tu? Réponds! Et arrête avec ce crâne, laisse-le tomber! (*Le crâne sort de l'ombre et roule, Vercors le repousse violemment du pied.*) Fous le camp, saloperie, retourne à tes vers de terre! Qui tu es? « Pas un pourri » comme le laisse entendre le « Premier fossoyeur ». Tu es la conscience! La conscience dans tous ses états. Certains résistants n'ont que seize ans; d'autres sont des prêtres qui ont oublié Dieu; d'autres des syndicalistes qui en ont trouvé un; un spécialiste du grec ancien y voit Antigone face à Créon, le tyran de Thèbes; et cette nébuleuse de femmes inclassables, inventives; même d'anciens fachos comme aujourd'hui le secrétaire de Jean Moulin, Rex, de son nom de code, ont rejoint la Résistance, poussés par qui? Par toi! « Hamlet ou la conscience ». Voilà pourquoi tu as franchi les siècles, les frontières, les nations pour arriver jusqu'à nous, à ce moment crucial, voilà pourquoi ces résistants se sont engagés sans y être contraints, uniquement animés par toi!

Greco réapparaît; il est essoufflé, raccroche son arme.

VERCORS, *se précipitant vers lui.* — Greco! Quel bonheur et quelle délivrance!

GRECO. — Au moins cinq nazis abattus.

VERCORS. — Bravo!

GRECO. — Les otages ont été libérés.

VERCORS. — Tant mieux!

GRECO. — Et toi, où en es-tu?

VERCORS. — En entendant votre mitraille, je me suis dit qu'il est des temps où nous ne pouvons pas attendre qu'une pièce se joue...

GRECO. — Je savais que tu le dirais.

VERCORS. — Tu n'avais pas d'autre choix. S'adresser à la conscience des nazis, des collabos, aurait été de la démence. Tu devais les tuer. Hamlet aurait approuvé.

GRECO. — Il est des temps où le sang ne doit pas sécher.

VERCORS. — Mais entre tuer parce qu'il n'y a pas d'autre choix ou laisser œuvrer les consciences quand c'est possible, entre ces deux voies animées par l'indignation, il existe un pont suspendu sur lequel Hamlet va et vient...

GRECO. — Être ou ne pas être indigné?

VERCORS. — Tu l'as dit. Nous sommes bien avec Hamlet.

GRECO. — Je m'en réjouis.

VERCORS. — Alors récite pour moi ce que dit Hamlet pour clore l'acte I. Cette incroyable réplique, vieille de quatre siècles, oui, où il n'y a rien à ajouter ni à retirer. Mais le théâtre est un miracle! Voici Hamlet en sa figure universelle. Greco, à toi! Dis cette réplique qui ne s'invente pas. Écoutez-la!

GRECO. — « Notre époque est détraquée. Maudite fatalité, que je sois né pour la remettre en ordre! Eh bien, allons, partons ensemble! »

Nuit.